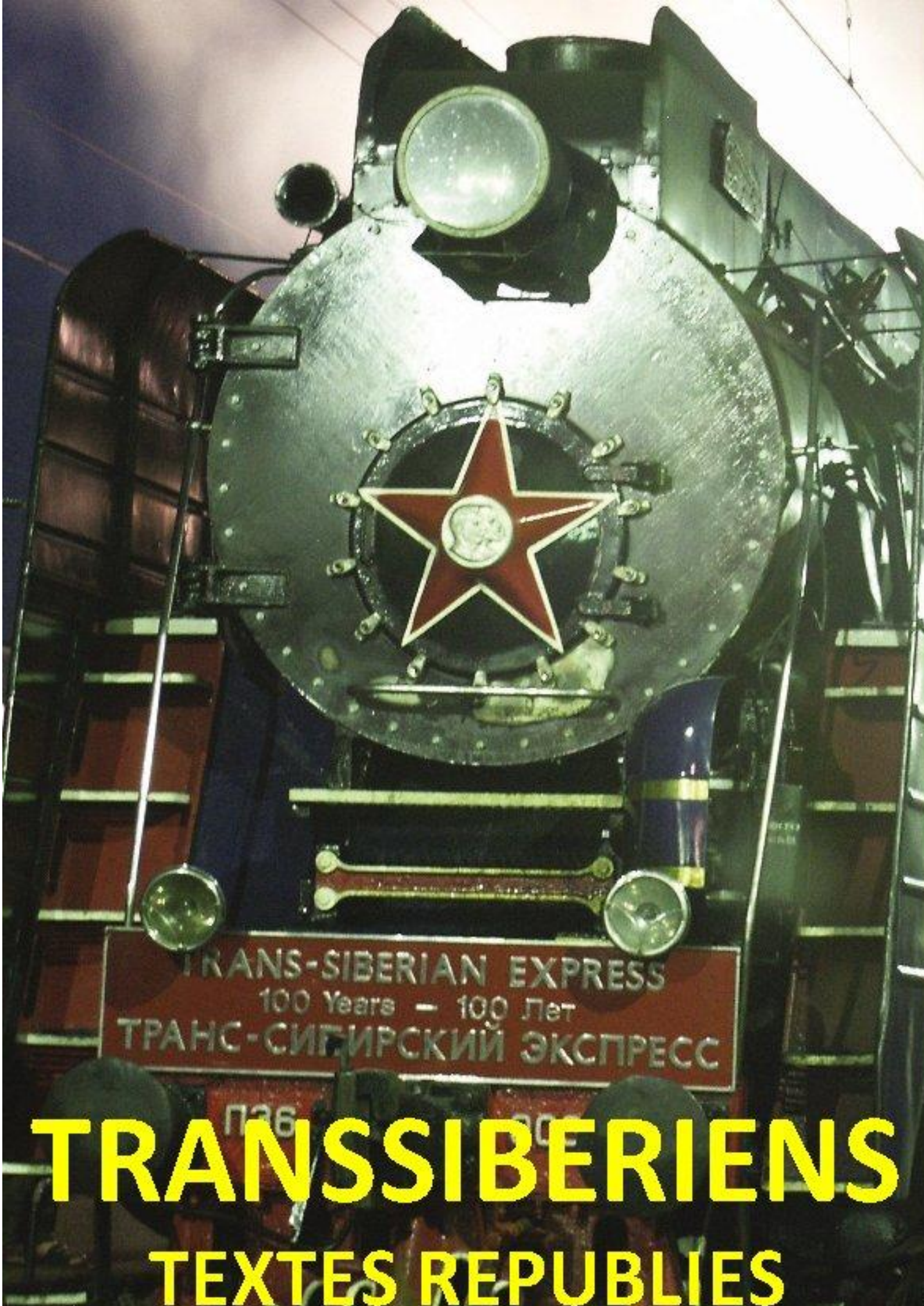



# TRANSSIBERIENS

## TEXTES REPUBLIES

# *LE CRIME DU FONTAINEBLEAU EXPRESS*

*Un train, quelque part dans la steppe.*

*Nous roulons à vive allure vers ma destination. Je suis dans un compartiment que j'ai choisi pour être de braves gens sans portables et qui sont à leurs affaires. Un peu de temps à passer. Par hasard, en face de moi, une jolie dame, que je trouve d'abord un peu quelconque. De type physique plutôt un peu méditerranéen, peut être d'origine italienne lointaine, elle a une implantation de cheveux rare, la crinière du lion. Ce type de chevelure avance très sur le front, et se marque par cinq avancées des cheveux, dont deux sont très rares, donnant à ces femmes l'air de lions prêts à aimer.*

*Puis par hasard, mon regard, qui n'a rien à faire pour s'occuper, va vers ses pieds, qui soudain, m'éblouissent. Ils sont nus, d'un blanc sidérant qui tranche avec son teint, à un point tel que je me demande si elle ne les farde pas au talc. Mais il semble que non. Elle porte de magnifiques sandales que je n'avais pas vues, en cuir vieux rose ombré d'or. Détail suprême, elle a passé sur son orteil une ombre d'or clair à peine visible. D'un coup, mon regard change et je me demande à qui j'ai affaire. Elle n'a aucun bijou, pas la moindre bague, pas de collier non plus, à peine deux fils d'or en boucles d'oreilles, et rien d'autre. Toute élégante, mais rien que de parfaitement invisible.*

*Son regard s'est très ouvert quand je suis entré dans le compartiment.*

*Soudain en pleine Sibérie, le train s'arrête, dans la chaleur. Plus de climatisation, silence radio de l'administration chargée de nous faire voyager, on sait comment est l'administration russe. On nous annonce une panne, puis une locomotive de secours, qui n'arrive pas des lieux promis, puis au bout de trois heures, vous avez bien lu, on nous prend enfin en charge et notre train s'ébranle vers de nouvelles aventures, un autre train à changer.*

*Durant ces heures interminables, l'ambiance restera courtoise, et aucun membre du politburo ne sera dépecé. Je propose même à un contrôleur qui nous donne des informations exactes de l'embrasser pour le remercier, ce qu'il décline poliment.*

*Durant ce temps, conversations ineptes dans le compartiment et ailleurs aussi, on l'imagine. Elle et moi, nous parlons sans cesse ensemble, de choses banales de ces instants là ; elle parle avec les autres personnes aussi bien et je prends garde de me laisser prendre à mon propre jeu, qui serait de l'accaparer ce qui bien sûr signerait ma fin. Je me lève à plusieurs reprises vers la fenêtre, et elle m'y accompagne, accoudée tout près de moi.*

*Je me tiens à carreau, jouant à merveille mon rôle de vieux con dans les transports de banlieue.*

*Nous arrivons enfin quelque part du côté d'Alma Ata, et là, nous attendons un autre train pour Vladivostok. Je suis assis sur un banc, plus vieux con que jamais.*

*Soudain, on se penche sur mon épaule, par derrière : c'est elle, qui me dit une banalité de plus, à l'oreille.*

*Je la prends par la taille, l'effleurant à peine, et lui dis que cette aventure a au moins eu un mérite, qui fut de la rencontrer.*

*J'ajoute : Ne le dites à personne.*

*Presse, des gens. Nous allons monter dans le même wagon quand soudain je devine qu'elle change de porte d'entrée.*

*Elle porte alors ses lunettes de soleil miroir, en sorte que son regard n'est plus accessible, nous ne nous reverrons plus.*

# LA LIGNE EST EN DERANGEMENT

Vendredi soir, jour de canicule. Un train de banlieue de plus. Le train est retardé, une fois de plus. Le soleil donne en plein sur la cocotte-minute, la vapeur fuse par les fenêtres ouvertes, les poulets cuisent doucement dans leur sauce en attendant de devenir des êtres humains en partance pour on ne sait quel camp : HLMstadt par exemple.

Près de moi, une jeune femme dont la grâce va au-delà de la beauté, donc insignifiante. Elle s'adresse à moi et je fais un peu de cirque histoire de mettre de l'ambiance dans l'espèce humaine qui m'entoure. On appelle cela un état maniaque, mais chez moi, l'état maniaque est naturel, c'est juste que l'espèce humaine ordinaire m'emmerde et que j'ai dû supporter de ne pas être moi-même trop longtemps. Alors que les échéances se rapprochent, j'ai décidé de prendre l'espèce humaine pour ce qu'elle est, un accident de l'évolution sans grande importance. Elle n'aime pas ça, l'espèce humaine.

A ma gare attendant un moyen de translation quelconque, la jeune femme s'approche de moi, roulant sa clope me demande si je travaille dans la forêt. Elle est guide dans un domaine plutôt difficile dont je ne parlerai pas.

Elle vient voir sa mère, qui va mourir sous peu. Elle a décidé qu'elle devait être là pour pouvoir faire son doeuil, car elle sait que, si elle ne le fait pas, elle  le paiera toute sa vie.  Pleurant à demi. Je la prends par le bras puis je l'embrasse tandis qu'elle fond en larmes cachées.

Un peu plus loin elle descend près de l'hôpital où sans doute sa mère va mourir. Je me lève à nouveau et je l'embrasse encore tandis que ses larmes sont présentes.

Encore sur les marches du bus, elle se retourne et me dit : « J'ai compris le message », me regardant dans les yeux. Le bus repart.

Je n'ai toujours pas compris le message.

# LE MARI IDEAL

Un célèbre auteur gai, comme on dit, Oscar Wilde, a écrit une pièce magnifique mise en scène par Oliver Parker, le Mari Idéal. On peut s'étonner que ce soit précisément cet auteur qui ait écrit ce texte auprès duquel ceux de Feydeau et autres paraissent tout de même assez insipides, mais on sait que l'homosexualité donne aux personnes qui en soutiennent la position un regard qui peut être particulièrement avisé sur les faits d'amour, pour autant que ces personnes sont de plus intelligentes, ce qui n'est pas toujours le cas.

On s'étonne donc que l'on nous donne une apologie du mariage dans des conditions aussi sportives que celles décrites par le texte, puisque la question principale du personnage central est qu'il n'est préoccupé que de sa propre personne et qu'il est son seul sujet de conversation digne d'intérêt. Se marier à un tel homme est donc un bon coup, puisqu'on ne s'attend pas à ce que la poule soit aussi facile à abattre.

Mais pourquoi ce mariage a-t-il lieu ? Parce qu'il fait l'objet d'un pari avec une femme qui pourrait être notoirement perverse, n'était que sa perversion, comme c'est souvent le cas, n'est qu'une transformée de son désespoir, ce que l'on trouvera souvent chez les mères d'homosexuels.

Ce pari a une origine que je ne dévoilerai pas au spectateur, non pas pour préserver sa vertu, mais plutôt mon ignorance des déterminants de la pièce, qui sont d'une subtilité assez redoutable.

Qu'il suffise donc de dire que notre héros est le double d'un de ses amis, homme honnête s'il en est, et promis à une belle réussite sociale, n'était que, dans son jeune temps il a failli gravement et que notre femme perverse détient sous forme de lettre la preuve de cette défaillance. On devine bien que cette lettre va faire l'objet d'un

chantage, et que tout finira bien grâce à un *deus ex machina* dont la fonction est de provoquer la résolution de cette tension. Un certain quiproquo sur la Dame est à l'œuvre, assez magistral. On se rend alors compte au bout du compte que toute l'affaire était en fait une tractation inconsciente entre la Dame Rousse et perverse et l'épouse d'un des personnages : il s'agissait d'un compte à régler entre femmes.

Ce faisant, l'on ne voit pas qu'Oscar Wilde vient de nous donner la clef de sa position subjective, en nous donnant à voir le règlement de compte homosexuel entre sa mère et une autre femme dont je ne sais rien, mais dont son homosexualité est le fruit.

On doit à cet auteur le mérite insigne d'avoir plongé aux eaux du Styx pour en extraire la raison d'être de sa position, dans une missive qui n'est jamais arrivée à son destinataire.

# *DE L'IMPORTANCE DU QUATRIÈME CERVEAU DANS LA VIE AMOUREUSE SUR LE TRANSSIBÉRIEN*

*Le train s'ébranle de tous ses chevaux, fumant et crachant les escarbilles qui brûleront les robes des dames.*

*Tandis que dans le fracas des aiguillages, je suis cahoté de ci de là, vient une dame et ses deux enfants, près de moi. La place ne manque pas ce soir. Les deux enfants, garçon et fille, presque adolescents, sont de toute évidence de bonne famille et réussiront dans la vie si les petits cochons ne les mangent pas. Ils se mettent en plein soleil, crevant de chaud.*

*Je faux de proposer non pas par charité mais pour faire mon intéressant, que les enfants viennent aux deux places libres près de moi, au risque de fâcher deux voyageurs encombrés de sacs. Je me tais et je fais bien…*

*La dame, qui d'évidence, est elle aussi de bonne famille, vient s'asseoir en face de moi. Cela n'arrive jamais, car ce genre de femme a semble-t-il une aversion profonde pour*

*ma personne ; ou bien l'âge m'a-t-il donné un air respectable qui est bien tout ce que j'en ai ?*

*Je ne regarde pas trop cette dame, craignant de l'offusquer par ma présence, et je me tiens au profil petit vieux bien propre qui est le profil que j'adopte en général en société. Après tout, il ne me reste pas grand-chose d'autre, et peu de temps à tirer : ça passera vite.*

*Je coiffe mon casque anticons, qui impressionne beaucoup les gogos, puisqu'il s'agit du meilleur casque antibruit actuel.*

*La dame regarde l'objet avec un peu de surprise, je lui dis : « Très efficace ! »*

*Puis je m'envoie le Rheingold dans les esgourdes. Il faut dire que j'ai de quoi tenir sur tout le transsibérien : la Tétralogie, Don Juan, la Grand Messe, Peer Gynt, et deux ou trois autres gros calibres qui viennent à bout de n'importe quel rappeur ou téléphoneur.*

*Je reste très discret.*

*Pourtant, je sens bien qu'il se passe quelque chose d'insensible. La dame me regarde parfois, avec bienveillance. Je vais un pas plus loin.*

*Nous arrivons à la gare d'Irkoutsk. La dame se prépare à descendre avec ses rejetons.*

*Comme je sais que les femmes ont un quatrième cerveau, je me demande comment elle va s'en sortir, et là commence un air de Mozart. Elle prie les enfants de se lever et d'aller vers la sortie.*

*Le garçon, très virilement, va.*

*Mais la fillette a décidé de jouer la grosse larve molle au soleil. Plusieurs fois, sa mère lui dit de se lever et d'aller, pas de réactions. J'ai compris depuis longtemps que la gosse attend pour partir en dernier après sa mère, afin de contrôler celle-ci.*

*J'attends.*

*La mère finit par emporter le morceau : la petite se lève à regret et part devant sa mère.*

*Arrive le moment que cette femme et moi attendions, celui dont son autre cœur me fait cadeau. La fillette partie, elle a la place libre pour manifester son sentiment, et me décoche en plein cœur un regard définitif avec son au revoir.*

*Nous venons de surmonter une adversité devant laquelle les femmes reculent d'ordinaire, et de vivre un moment d'amour ou de désir comme j'en ai eu peu.*

*Tu resteras dans mon cœur, à jamais.*

# *PÉNULTIÈME AMOUR*

## *Gérôme Taillandier*

*Le narrateur, qui n'est pas l'autoresse, pas plus que celle de Harry Potter n'est identique au narrateur du livre, dont le héros est un garçon, alors que le seul personnage qui émerge de ce livre, venant à sa rencontre, est la merveilleuse Emma, pour qui le livre était écrit, mais qui servait d'identifiant masculin à l'autoresse de ce livre, --le narrateur est un boulanger ancien cadre supérieur converti à la chasteté.*

*Tout se passerait dans le meilleur des mondes n'était l'arrivée en Normandie d'une anglaise qui ne veut pas plus que cela s'installer sur le continent, mais qui suit son mari, anglais, perdue dans son monde de femme du monde bien éduquée, et qui va servir à l'autoresse à mettre en scène ce qui arrive à une femme du monde lorsqu'elle rencontre le narrateur de ses rêves, dont elle ignore tout.*

*Toutefois, ne vous en faites pas pour les femmes du monde réelles ; elles se raccrochent toujours aux branches d'une manière ou d'une autre. Nous faisons de la fiction, avec l'autoresse.*

*Le narrateur a ses rêves, que l'autoresse lui insuffle, puisqu'il est là pour cela. Son rêve est de rencontrer une femme et de la sortir de son rêve pour la faire accéder au désir par son amour. On comprend vite que c'est là le rêve de l'autoresse, qui traite la*

*question à la Shakespeare, en abyme : qui me sortira de mon songe en me faisant rencontrer une femme, à l'occasion celle que je suis ?*

*Cela tombe bien, l'anglaise se prénomme Gemma ; de ce premier nom au second, Bovery, il n'y a qu'un pas pour que le narrateur, qui garde dans ses songes des souvenirs qu'il a refoulés définitivement grâce à la boulange et à sa femme, tombe dans le Scylla de s'énamourer d'une femme que tout éloigne de l'amour alors qu'elle y est prête de pied en cap.*

*Nous nous trouvons dans une configuration à la Flaubert que nous connaissons bien où celui-ci s'identifie à Emma B., afin de mettre en scène le désir que l'écrivain ne saurait rencontrer en raison de sa structure.*

*Ici, c'est une femme qui parle, l'autoresse, et qui parle par le biais d'un narrateur, nous manifestant ce dont Proust nous a si fermement prévenu : le narrateur n'est jamais l'auteur mais son identité secondaire résultant de sa tentative de résoudre sa métaphore paternelle.*

*Ici le narrateur est le porte-voix de l'autoresse, mais l' «objet » d'amour de l'autoresse est cette anglaise débarquée de frais, et il s'agit de savoir comment approcher de cet amour qui est celui qu'elle demande elle-même, par le biais de cette autre femme que l'on ne peut qu'aimer lorsqu'on la voit. Nous connaissons bien cette petite musique de Luberon où, malgré mes origines de caste,*

*celle des mégissiers, il m'est arrivé de pénétrer par incident en m'y immisçant sans y être vraiment invité.*

*De toute évidence, le narrateur ne peut être l'amant de la belle, il a été choisi pour cela, il ne lui reste que l'amour et le sens du destin, celui qu'il rêve lui-même dans son fournil : Premier Amour, Anna Karénine, Emma B., un rêve de jeune homme qui pour un temps semble rejoindre celui d'une femme. Mais cela ne durera qu'un moment, et dit-elle, c'est ce qui fait que cela est si fort. On a compris que la mise en scène de ce moment est celui qu'une femme s'accorde afin de devenir une femme, et où l'amant n'a que le poids de permettre l'émergence du désir chez elle, puis bonsoir jeune homme !*

*C'était la deuxième strophe de la chanson.*

*Le narrateur, qui est le représentant, dans la représentation, (Vorstellungsrepräsentanz), de l'autoresse, ou plutôt de la femme que celle-ci est, a nécessité de quelques autres arguments pour que la scène s'accomplisse. Il y faut en effet une incarnation du désir du narrateur, mais surtout, une raison de faire surgir sur la scène le désir de la femme, hors tout contexte de couple et de beau monde. Cela tombe bien le narrateur, se souvenant d'Emma, trouve le châtelain d'à côté, charmant jeune homme de bonne famille, -car on ne saurait tout de même déchoir au palefrenier-, qui incarnera un Cupidon un peu abîmé par son amante afin que Maman s'aperçoive que son fils passe son temps à des activités que le Complexe d'Œdipe réprouve. Comme de rigueur, l'interdit viendra de Maman, et le jeune homme sera*

*chargé de la rupture, selon un rite qui est constant, car la Belle a annoncé depuis longtemps déjà la suite du conte : il n'aura qu'un temps, et l'on ne va pas faire tourner le désir et la rencontre amoureuse au mariage et aux couches-bébé.*

*Si cette issue est bien connue, il est amusant que les femmes entendent que ce soit toujours l'homme qui annonce la rupture.*

*Reprenons notre affaire.*

*Rodolphe est le représentant du désir du narrateur, à qui l'âge et la décence interdisent de se manifester. On se trouve devant une position assez semblable à celle d'Alcibiade au Banquet, lorsqu'il sert de représentant du désir de Platon dans le récit, ce dernier étant assez malin pour s'apercevoir que l'aveu d'un tel désir serait assez ridicule et qu'il vaut mieux avancer masqué.*

*Mais le narrateur est lui-même le représentant du désir de l'autoresse, et permet à une femme de manifester sous le masque son désir, puisque Rodolphe le suscite, et lui permet de faire l'aveu, certes romanesque, du désir que Gemma représente et en laquelle l'autoresse trouve à manifester sa demande d'être aimée et son activité dans le désir, mise en scène sous la jolie forme dont les femmes sont très capables, du bon usage qu'on peut faire d'un imperméable par beau temps si l'on n'est pas obsessionnel. On ne saurait trouver de meilleure illustration de la manière dont l'autoresse met en scène le désir d'une femme par le moyen d'une autre, en la faisant saisir par un « homme de*

*paille » délibérément choisi pour son insuffisance à poursuivre l'affaire plus loin.*

*En effet, tout se passe comme si ce genre d'événement, dans la vie des femmes, était un surgissement qui est organisé de façon à créer une émergence désirante chez elles, l'affaire étant déjà finie avant même de commencer, pourvu que le désir n'ait qu'un temps.*

*Gemma, substitut de l'autoresse, ayant vécu son émergence au désir, reprend alors les rênes de la situation en main, une fois la déception organisée par le narrateur, et, derrière son masque, par l'autoresse.*

*Elle va pouvoir maintenant, ayant quitté le monde distingué de ses rêves de femme du monde décoratrice à la mode, revoir sa verte Angleterre et ses bus rouges, retrouver l'amant avec lequel elle a choisi de vivre, sans que le désir amoureux y ait la moindre place, et plus si affinité.*

*Ici, l'autoresse, dont l'intelligence et l'humour sont surchauffés, va jouer un coup fabuleux, en transformant le destin somme toute assez bête d'Emma Bovary selon Flaubert, d'une façon telle que le personnage féminin meure, en quelque sorte assassiné par les trois hommes qui ont tenté de l'accaparer par leur amour, manifestant que la liberté du personnage ne se trouvera certes pas dans l'amour qu'un homme, quel qu'il soit, et lui plût-elle, lui porterait et par lequel il essaierait de se la garder pour le meilleur et surtout pour le pire. Elle a déjà donné.*

*L'affaire pourrait s'arrêter là, somme toute assez tristement, à la Flaubert, mais l'autoresse nous réserve une petite surprise.*

*Une fois passé le temps du doeuil, qui est ici une farce, notre boulanger doit retourner à ses songes, pétrissant le corps de femmes de fiction dans son fournil.*

*Mais son fils, qui est un petit con adolescent archétypique, et qui joue parfaitement bien son rôle, montre qu'il a tout compris du désir de son père et décide de le piéger pour révéler au spectateur le sens de la farce.*

*Une merveilleuse dame aux cheveux blonds comme les blés, et descendant tout droit des Vikings qui voulaient revoir leur Normandie, vient s'installer dans la maison-même de Gemma. Le fils raconte alors à son père que cette dame est russe, qu'elle s'appelle quelque chose comme Karénine, ou peut être Kalinine, et que la pauvre petite semble bien seule. Notre boulanger sent que les affaires reprennent et se précipite chez Anna Karénine pour lui proposer ses services et lui éviter le suicide. Le fils apprend alors à sa mère en notre présence que cette jolie dame s'appelle Meunier et qu'elle est de Rouen, et pas russe du tout.*

*Papa s'est fait rouler dans la farine mais nous aussi, car nous ne voyons pas vraiment que cette blondeur représente la nouvelle femme derrière laquelle l'autoresse se cache pour se révéler, dans, qui sait, un Anna Karénine à venir, ou un Trois Sœurs, ou un Premier Amour, que nous espérons comme narrateur, avec impatience.*

# DE QUELQUES BÉATRICE

## G T

En 1974 je m'invitai de manière peut-être pas très prévue en vacances dans le Lubéron avec M H et El L (El Shaddaï). Je me retrouvai dans une vaste maison de vingt et quelques pièces en plein Luberon en train d'étudier L'Idenfication et de caresser des filles, expérience doublement agréable. Un jour que nous marchions avec El enlacés tandis que je sentais sa sueur, je lui rappelai le vers de Mallarmé *La Destruction fut ma Béatrice*. Peu après, El me rappela ce que je lui avais dit et me dit qu'elle avait eu une sœur, Béatrice, morte tuée dans un accident de voiture par un imbécile en Alfa Roméo.

Béatrice était la Belle de la famille, draguée par tout ce qui bougeait en Aix. El se trouva donc dans la position de n'avoir de repli que d'être la Bête, ce qu'elle crut sans doute fort, dans son hystérie. Cette identification était bien sûr des plus fausses car El était fort belle et le savait tant, qu'elle dut, enfant, faire une chute qui lui laissa une cicatrice sur la lèvre dont sa beauté se trouva augmentée. Ainsi le couple de la Belle et de la Bête se trouva formé, non sans qu'El ne se rattrapât en devenant celle qui percevait la réalité de tout cela en prenant sur elle toute l'Intelligence de la situation.

Quand sa sœur manqua, El se trouva seule en hypokhâgne où elle fit la rencontre de Ma, non tant point belle que très interrogative de la beauté, en particulier de celle d'El, dont elle devint le Double imparfait pour la plus grande insatisfaction de l'une et l'autre. Ainsi le couple de la Belle et de la Bête fut reformé, les hommes y étant invités à foutre l'une et l'autre mais surtout El, afin que l'amour que l'une et l'autre se portaient ne fût apparent à personne.

J'entrai dans la danse à ma façon sans y voir d'autre influence que de me retrouver avec deux seins dans les mains au clair de lune mais pas de la même. La découverte réciproque de cette situation fut des plus émouvantes. Ainsi, du fait de mes antécédents, je devins le témoin  décidé d'un amour qui devint le mien et qui dure encore, tant entre elles que de ma part.

Ce fut ma première leçon d'hystérie et elle me permit d'entrer de plain pied dans une histoire dans laquelle il ne fut jamais question que du grief que la chose d'amour peut apporter aux humains, qui ne sont pas faits pour le supporter.

# CAFE MARLY

A m'a donné rendez-vous aux colonnes du café Marly. C'est une averse d'été. A approche, dans le soleil, sous la pluie. Marchant lentement vers moi. Ses vêtements lui collent au corps et je veux la prendre contre moi puisqu'elle est déjà à moitié nue. Elle me repousse et s'asseoit. Nous discutons de rien et je lui dis que ce café est agréable, et que je reviendrai bien sans elle, entendant par là que je veux y retrouver son souvenir. Elle me répond que je risque de l'y voir avec quelqu'un. Elle ne précise pas. En fait, il est clair que le sexe du quelqu'un importe peu, ce qui compte, c'est que le quelqu'un est déjà là et que les serveurs le savent. Je ferai double emploi. Puis nous nous séparons et je comprends assez vite que tout cela est un montage hystérique typique.

Elle m'a invité à entrer sur une scène dont elle tient la mise en scène et j'y joue un rôle secondaire, l'amant de plus, aux côtés des autres et sans doute de l'autre. Il s'agit de montrer qu'elle est aimée et qu'elle peut avoir autant d'amants qu'elle le souhaite. Je suis un homme de paille et je joue pleinement mon rôle. J'ai été prévenu : il ne convient pas que je revienne, puisque je risque de rencontrer un quelqu'un qui ne conviendrait pas à mon fonctionnement psychique ni à celui d'A. Mais du moins, on m'a montré, je fais partie de la mise en scène supposée aux spectateurs du lieu, on m'a donné à voir et elle m'a donné à voir la présence d'un autre où elle joue sa partie sans moi, et où je ne suis pas convié. On se trouve devant une scène hystérique parfaite.

Il n'y a toujours pas de rapport sexuel, mais il y a de la tromperie montrée, afin de bien faire comprendre que ni la pluie ni le désir ne servent à rien, seule compte la démonstration.

# ENTORSE

GT

ENTORSE

Dans la nuit du24 au 25 Décembre 1993, ce que les Anglais appellent « the night before X'mas », je regarde Orphée de Monteverdi à la télévision. Puis je descends ma poubelle , --et je me retrouve enfermé hors de chez moi. Je n'ai pas pris ma clef. Sans rien sur le dos, pas un centime en poche, je pique un sprint à Saint-Mandé, où je réveille ma mère. Je peux alors rentrer chez moi.

Le mardi suivant, sans doute, je descends à nouveau ma poubelle et me fais une entorse magnifique. A. est absente , partie à la montagne. Annie est chez sa mère. Pourtant le lendemain je vais avec Catherine E. voir une exposition à l'Orangerie. Mon entorse embellit peu à peu.

Le vendredi 31, réveillon chez X, amie de Catherine. Sur le coup de minuit arrive une splendide rousse tout de vert vêtue. Je m'exclame en la voyant : Une rousse aux yeux verts ! Merci Père Noël ! (A.est rousse). La rousse me raccompagne en voiture dans sa Mini et n'en souhaite pas plus. Elle est apparemment toujours très occupée, m'a-t-on dit, ce qui lui évite de penser aux choses sérieuses, me dis-je.

Le samedi 1er Janvier mon pied a pris de splendides nuances comprises entre le noir et le vert. Plus qu'inquiet je me précipite , ce matin de Nouvel An, aux urgences de Saint-Antoine, où je passe quelques heures, tandis que l'on taille à la chaîne dans les alcooliques déglingués en voiture. Rien de cassé.

Le dimanche 2, rendez-vous avec A. Je lui raconte mes malheurs et l'histoire d'Orphée. Elle aussi, me dit-elle, est chassée de chez elle par la musique de son mari. Je feins de ne rien entendre, surtout pour moi-même.

Le vendredi 7 Janvier 1994 (7.1.94) , dernière séance de travail avant l'exposé avec A., sur Hamlet, le mercredi. A la sortie du groupe, A. me propose d'aller dîner dans l'île (de la Jatte). Là, vers la fin du dîner, elle me dit que je ne l'ai jamais appelée par son nom et me demande ce que je pense d'elle.

Moralité, j'aurais mieux fait de me casser une jambe.

15.7.07

# PRODROME ET PRÉPARATIFS

Vous vous levez, vous vous dirigez vers votre salle de bain en traînant vos savates trouées, vous apercevez dans le miroir un machin qui, à y bien penser, pourrait être vous-même, c'est sale, pas rasé. Vous brossez les dents de la chose, vous mettez un peu d'eau dessus, vous rasez, surtout les dames, et ce truc-là sort de la salle de bain.

Comment pouvez-vous imaginer un seul instant que ce truc suscite du désir, ou même en éprouve ?

Il est clair qu'un ingrédient de plus est requis pour que la chose devienne un être qui a connaissance du désir.

N'essayez pas de tirer votre gonzesse : le matin, il n'y a rien à faire. Vous avez déjà essayé, et à chaque fois, elles trouvent un truc pour vous expliquer que *ça ne se fait pas* le matin. En réalité, leurs hormones ne sont pas actives à cette heure-là, ou alors, c'est que vous avez tiré au sort une nana tout à fait bizarre; il y en a.

Stephen Frears a magnifiquement montré cela dans les Liaisons Dangereuses.

Le désir ne peut commencer qu'avec le *rendez-vous* et la *conversation*. Ce ne sont pas un homme et une femme qui se rencontrent, mais une Dame et un Gentilhomme. L'art du paraître est déterminant dans la construction du désir, ainsi

que celui de la conversation et du *pari*. Dans la conversation, il est question d'un tiers ou d'une tierce personne, et c'est cette introduction d'un tiers qui fait basculer la chose innommable du côté lumineux du miroir, là où le sujet entre dans le désir, celui dont il ou elle est affecté, ou celui qu'il suscite. Il ne s'agit en aucun cas de réduire le désir à la mascarade amoureuse, mais de comprendre comment le tiers de l'Autre permet que le désir fasse basculer l'horreur de l'être, -- dans le monde du manque d'amour, où le désir pourra trouver sa ressource.

Augmenté d'une note

Gérôme Taillandier

QUAND ON VOUS VOIT, ON VOUS AIME ;

quand on vous aime, où vous voit-on ? Un film dont je n'ai plus en mémoire hélas ! ni le titre ni l'autoresse, avait fait sa publicité sur ces jolies affiches dans Paris.

Sous le soleil exactement, dans les rues de Paris, dans ces vacances, Gradiva Rediviva Zoe Bertgang* marche, et suscite dans mon regard amoureux l'envie de lui dire l'émoi qu'elle me cause, et d'en tirer les conséquences. On sait que ce genre de rencontre aboutit toujours au même résultat, Gradiva répond : "je suis mariée et j'ai deux enfants » et l'affaire est pliée…

On ignore tout à fait comment les femmes jouent la partie, car il est clair que la longueur des shorts montre clairement qu'une partie est en cours.

A certains égards, cette situation qui fait le désespoir de ce qu'on appelle la vacance, ressemble beaucoup à celle qui consiste à se trouver face à son miroir le matin au réveil, sauf qu'ici, c'est l'éclat du désir qui surgit dans le miroir qu'offre la rue de Paris, en sorte que l'on se trouve au moins des deux côtés du miroir, avec la perspective du désir d'un côté, et la réponse de l'Autre, de l'autre.

Ce qui surgit, ce sont bien sûr les multitudes d'inhibitions, de refoulement, d'angoisse, de symptôme, que l'on trouve en face de soi-même, lorsque l'éclat du désir disparaît, ou plutôt,

lorsqu'il se réfugie dieu sait où, mais pas sur la scène primitive.

On s'aperçoit alors aisément si l'on a un frotti-frotta analytique, que ce qui ressurgit, c'est le désir de la mère, bien présent derrière les masques, et qui vient rattraper son petit poulet par les pieds. Ce désir l'a envoyé vers une fille, ce désir l'a rappelé à elle, par l'intermédiaire éventuel de l'autre femme, qui ne manque pas de lui renvoyer dans les plumes la condition œdipienne du désir. Si la Dame ne suffit pas, ce qui est rare, un Commandeur quelconque vient fignoler le travail et remettre les choses du désir en ordre : le désir de la Dame tient à ses enfants, et on ne touche pas à cela.

J'ai été amené grâce à Philippe Cros à réfléchir sur le nombre de cerveaux don l'être humain est affligé. Si nous avons bien déjà deux cerveaux, nous savons aussi que nous en avons un troisième dans notre centre vital, notre intestin.

Mais les femmes s'en tiennent-elles là ? Nous savons bien que ce qui définit un homme, c'est d'être une femme avec un truc en moins, un morceau de chromosome. Mais les femmes en ont deux, qui peuvent leur jouer d'ailleurs de très mauvais tours…

En sorte que les femmes ont au moins un troisième cerveau, qui se balade sans leur demander leur avis et en n'en faisant qu'à sa tête, voire même en leur faisant un enfant.

Puis tout bien réfléchi, il m'est apparu qu'en fait, les femmes ont encore une quatrième série de cerveaux : celle de leurs enfants, qu'elles vont passer leur temps à habiter durant de très longues années, sans jamais céder de terrain. En réalité, le bouturage du quatrième cerveau grâce au troisième, constitue un extraordinaire moyen, pour les femmes, de faire fonctionner à fond leurs chromosomes, tandis que l'on essaie de faire la même chose avec la relativité générale, la théorie des cordes, ou l'augmentation du cours des actions de leur mari.

Nous nous retrouvons donc avec un important problème : le désir est le désir de l'Autre ; mais comment ce processus est-il actualisé ? La complexité de la réponse à cette question m'amène à donner une réponse locale simple : le lien du désir au fantasme dans le graphe de Jacques Lacan fonctionne comme un propagateur dans une théorie de jauge. Cependant, il faut ajouter à ce propagateur une boucle qui mène directement de l'Autre au désir. La complexité de ce double propagateur doit nous aiguiller vers quelques façons un peu Da Pontienne de construire le désir comme désir de l'Autre. On ne comptera pas sur moi pour y mettre du Verdi, et Wagner est beaucoup trop simplet pour cela.

*Les amateurs d'énigme de quatre-sous ont bien sûr remarqué que *Gradiva* désigne la marcheuse, revenue à la vie, *rediviva*, *Zoe*, la Vie, *Bertgang* étant très proche de *Wertgang*, chemin de valeurs, en mathématiques parcours d'une variable ou d'une fonction. De sorte que ce nom désigne *le chemin de la vie, revenue à la marcheuse*, ou *la marcheuse désignant le chemin de la vie*.

Un peu plus fort sera de calculer la formule :

$$\mathrm{Grad}(\mathrm{Div}\ \mathbf{V}_a)$$

des deux opérateurs différentiels gradient et divergence d'un champ de vecteurs, et d'en voir le résultat.

Si l'on veut pousser l'affaire encore plus loin, on pourra conjecturer que *Rediviva* sera la formule

$$\mathrm{Rot}(\mathrm{Div}\ \mathbf{V}_a),$$

qui est identiquement nulle.

De sorte que, si l'on admet que ce nom est le produit de ces formules, alors il est égal à zéro, ou a :

Zé(r)o.

Jolie formule pour signifier que *Gradiva* n'est qu'un fantôme sous le soleil.

# *UNE PARTIE DE CAMPAGNE*

*A la campagne. Nous arrivons avec d'autres personnes. Une première communion, un mariage ? Dans la rue passons devant la maison d'une femme de ménage; entrons chez elle ; femme gentille, je crois qu'elle a une étoile à cinq branches sur son mur, mais c'est une paire de ciseaux très ouverte, que son défunt mari a bricolée: cette paire tourne très vite et tue les insectes. C'est au point que, selon elle, il peut arriver que les insectes touchés fracassent les vitres !*

*Dans le jardin derrière la maison, un puits.*

*Puis il y a un enfant placé chez elle qui est très malade, bouffi, s'est gravé avec une pointe son prénom sur le front. Pris à partie par une femme pour ses nombreux méfaits (une partie manque qui se passait en ville dans une cité, liée à ce morceau).*

*J'ouvre le réfrigérateur où je cherche un médicament, je peste car ceux d'A l'encombrent. Je trouve une toute petite chose, comme deux ampoules en forme de bombe. On dit dans la notice que, pour qu'elles soient efficaces, il faut les jeter vivement sur le sol. Devant ce danger, je décide de les envelopper soigneusement dans un papier et de les jeter dans le puits pour éviter tout danger.*

*Arrive Luisa D. . Elle provoque l'émoi de tous car elle est très grande dame, elle est modèle maintenant et est vêtue à la mode des années 50, un tailleur Chanel rouge vif, une capeline au bord recourbé tout à fait typique, et chacun est ému, aux point que dans la nuit, les hommes se*

*lèvent pour aller protester contre sa nouvelle attitude distante. Elle consent à ouvrir sa porte et à apparaître pour calmer les esprits…*

*Je décide de m'éloigner pour ne pas courir le risque de tomber amoureux, mais je crois que le mal est déjà fait…*

*Comme je n'ai apparemment rien de mieux à faire, j'ai jeté les médicaments dans le puis, et quelqu'un dit que dans la cuisine règne une drôle d'odeur. Il y a en effet une odeur chimique atroce. Je dis d'appeler les pompiers car il y a un danger de toxicité évident. Les pompiers arrivent. L'un d'eux, que j'ai l'impression de connaître, me regarde fixement et me dit sur un ton un peu amusé pour dédramatiser la situation : On doit partir immédiatement dans le car des pompiers vers la gare, rouler à 1 à l'heure, et comme nous sommes riches, repartir vers Paris aussitôt. Je dis que j'ai envie d'uriner, et on me concède cependant le temps de le faire.*

*Je me réveille après ce voyage fabuleux au pays où Luisa D. a aujourd'hui ses amis…*

# FÊTE DE LA MUSIQUE BELLE, BLONDE ET SAUVAGE

Jeudi fête de la musique.

Je hais la fête de la musique.

Je suis assis  dans la salle des pas perdus de la Gare de Lyon où j'attends mon train retardé. A côté de moi une dame sans doute allemande parle un français parfait. Soudain un gros cumulo-nimbus vient nous rendre visite, la pluie tombe sur la verrière avec un bruit d'enfer dans la lumière de l'orage. Je dis à la dame que c'est sans doute la fin du monde, quand, à peine dit, un éclair et la foudre viennent me donner raison. La dame et moi nous exclamons, ravis. Et pour enchaîner, une locomotive relâche son air comprimé et met ses moteurs en route. On est alors dans une ambiance qu'on ne trouve que dans les meilleurs films américains pleins de trucages.

Le train tarde toujours.

En face de moi à deux mètres, une petite fille blonde et toute rose avec les yeux bleus, joue à nourrir les pigeons. Elle fat exactement tout ce qu'il ne faut pas faire avec beaucoup d'application. Cela dure un temps. Sa mère, fatiguée, mais pleine de bonne volonté, lui explique à chaque fois ce qu'il faut faire, mais la petite fille continue avec constance à répéter les mêmes bêtises. Je me dis qu'après tout, c'est une blonde…

Puis elle arrête, et pensive un moment, reste debout et soudain trousse sa robe afin de montrer sa jolie culotte en coton vert pomme

à liserés roses. Sa mère lui dit de ne pas montrer sa culotte, sans effet. Soudain la petite fille a un éclair de génie, et se tourne vers moi et, avec une belle résolution, retrousse sa robe jusqu'aux oreilles en me regardant bien droit dans les yeux.

Par acquis de conscience et sans conviction, je lui dis qu'une petite fille ne montre pas sa culotte aux messieurs et qu'elle pourra toujours la leur montrer quand elle sera grande, rien n'y fait. Sa mère lui dit de venir s'asseoir sur ses genoux, tandis que la dame allemande essaie de la détourner de sa résolution en lui disant qu'elle a une jolie robe pleine de lapins.

La petite fille s'assoit à califourchon sur une cuisse de sa mère, et là, continue en riant à me fixer et à se trousser. Je fais semblant d'être sérieux.

Nous sommes sauvés de cette situation par l'arrivée de mon train.

Orage, tonnerre, pluie, grêle, chaleur. Nous arrivons, et sur le quai une splendide averse nous attend, je suis trempé en moins de dix secondes.

Une jolie fille, cheveux collés par la pluie, corsage trempé collé au corps, me salue avec un air de bacchante déchaînée.

Je reconnais bientôt ma jolie voisine italienne qui s'éloigne en courant.

*Cosi fan tutte*.

# FAMILLE NOMBREUSE

Le ciel sans reproche, pas de vent, le train file à toute vapeur dans la vaste plaine de Sibérie en direction de Vladivostok Gare de Lyon. Je cherche un coin sans téléphone-porteurs et me pose. Je m'aperçois que je suis à deux mètres d'une famille magnifique de cadres très supérieurs roulant vers les vacances, avec les valises partout. Je compte le nombre d'enfants, qui semble s'établir à cinq ou six, avec quelque incertitude. En particulier un petit aux cheveux noirs contraste avec les autres et je me demande s'il ne s'agirait pas d'une pièce rapportée : l'enfant du facteur ? Le père, cadre très supérieur porte des lunettes aux branches droites tout à fait surfeur. Les clones sont tous et toutes blonds, distingués, immobiles et raisonnables, pensant à leur prochain emplois de cadres très supérieurs et à leur statut social élevé de plus tard.

Il y a une mère. Une femme de très belle apparence, grande, que j'estime dans le mètre soixante-dix, châtain clair lunettes de soleil relevées sur les cheveux, porte les vêtements de vacance, un T-shirt a pois un short très années soixantes mais pas déchiré. Il faut se souvenir que cette femme a un statut et que ses enfants ne sauraient la voir dans ses excès, lorsqu'elle s'habillait avec un short en jeans déchiré sur le coup de ses dix-sept ans. Elle porte une ceinture délurée en cuir, large, au nom de clous Le Temps des Cerises. Tout à fait désirable, du moins on peut le penser.

La mère sur ses trente-cinq ans arrange les valises, les enfants, tout le monde est calme, le mari médite sur le destin de sa société. Une très belle femme, un très beau couple.

Après avoir rangé tout le monde, la mère cherche un endroit où se poser. Elle a quelques choix. Elle vient s'asseoir juste en face de moi. Je suis impassible, pas un regard pour saisir le sien. Cependant, je ne

lui laisse pas ignorer que je la regarde sans chercher à en avoir l'air. Je pense qu'elle est avertie. Je pense à toutes les virtualités amoureuses et sociales que je n'aurai pas avec elle, à mon grand regret. Elle lit pour boucher le trou du temps, un auteur de gare fait pour boucher les trous du temps. Elle se concentre dessus toujours bien dix minutes. Puis on sent que quelque chose la saisit dont je laisse l'interprétation au lecteur. Elle se lève, se dirige vers deux de ses enfants au plus loin, prend leur place face à moi, et les serre plus ou moins assis sur ses genoux jusqu'à la fin du voyage. Fin de l'aventure amoureuse incomparable que nous avons vécue.

Je sais qu'elle l'a vécue aussi. Fais de beaux rêves, belle dame sans mercy.

# LE TRAIN DU PLAISIR

Un autre train qui me mène vers mon château habituel. Une petite fille rose et blonde comme je les aime a décidé de courir partout dans le train et s'adresse aussi à moi, s'installant en face de moi à plusieurs reprises pour me solliciter. Comme je ne sais pas trop bien par quel bout ce genre d'objet s'attrape, je la prie un peu sec, mais pour rire en mon for intérieur, d'aller voir sa mère, ce qu'elle ne fait pas. Elle s'énerve de plus en plus et je soupçonne quelque accident de la nature que l'on ne peut satisfaire dans cet endroit immonde.

La mère s'agite, va chercher la petite, de sorte que, n'ayant rien à faire, je décide de me dévouer pour fixer la chose. Je vais m'asseoir à une distance convenable de la mère, qui m'explique que la petite vient de faire quatre heures de train. Je n'ose évoquer l'hypothèse physiologique…

Je demande son nom à la petite, si elle va à l'école et quelques autres âneries de la même farine. Sentant bien que je ne satisfais pas à ses demandes, la chère se remet en mouvement, et va tester d'autres porteurs de barbe.

Le train arrive en gare, la petite descend avec sa mère et se met à courir.

« Papa ! », suivi d'une arrivée dans les bras de l'espéré, et le silence se fait dans la gare.

Je suis déjà oublié depuis longtemps, m'enseignant ce que l'on peut attendre des charmes des filles lorsqu'elles ont des envies irrépressibles et largement de quoi y satisfaire.

# AH ! J'L'ATTENDS, J'L'ATTENDS…

Je suis au Café de la Gare, où j'attends mon train, qui, bien sûr, est en retard.

Entre une jeune femme plutôt jolie, mais de type anorexique. Si elle ne l'est pas, ce n'est pas loin. Elle n'est pas encore démusclée, semble-t-il. Elle cherche dans le café, une porte, puis une autre. Le serveur, qui a l'œil, lui demande ce qu'elle cherche. Elle cherche les toilettes, qui sont fermées et ne s'ouvrent qu'à la demande.

Logique, le serveur lui dit : « Faut demander ! »

Puis lui répète, plusieurs fois. Elle se met au bar, peut-être bien, mais ne semble pas consommer. Puis je crois bien qu'elle sort sans avoir rien demandé.

Nous sommes devant un splendide cas d'anorexie : Plutôt *demander rien* que d'avoir à demander quoique ce soit. Demander, pour des raisons qui tiennent à la nature de la pathologie anorexique, est plus dangereux que de ne pas demander.

L'absence de demande n'est pas une non-demande ; c'est une demande de rien, ou mieux, une demande qui ne se reconnaît pas comme telle. Dans le meilleur des cas, il faudra une petite dizaine d'années d'analyse pour le mettre en évidence.

Si Dieu le veut…

# Une fille à bon marché

Vendredi je rentre chez moi en Vélib. Devant moi chevauche son Vélib une beauté de vingt-cinq ans. Elle porte un imperméable façon armée américaine 1945, à un détail près : il s'arrête à la - selle. Sa robe aussi d'ailleurs. Ses cheveux flottent au vent.

Feu rouge. La merveille s'adresse à moi et me demande si je sais où est le bon Marché. Je lui indique vaguement la direction, lui disant que d'ordinaire j'y vais les yeux fermés.

Feu vert, la merveille démarre je la laisse filer devant moi emportant mes souvenirs.

# 1-2-3 NOUS IRONS AU BOIS

4, 5, 6 ?

Sûrement pas ! Ecrivons plutôt

,

Nous sommes alors devant la célèbre *suite de l'idiot*, que nous devons au film de Alex de la Iglesia et Guillermo Martinez.

Nous savons que nous devons diviser cette suite en deux pour obtenir

1

2

3

4

Nous savons alors que, grâce à cette suite, nous pouvons construire un film plein de traquenards dont je n'ai toujours pas trouvé l'issue.

Nous savons cependant que chaque bus transporte dix idiots de diverses sortes, et qu'il faut que ces deux fois 10 idiots soient réunis pour que le miracle de la transplantation puisse se produire. On pourrait espérer que Kalman bénéficie de cette transplantation, lui qui manque de ses deux jambes et d'une partie de son cerveau, grâce à quoi la nature purement mathématique de la réalité sera enfin dévoilée.

20 permet d'écrire un Icosameron.

Mais on peut aussi tenter ceci :

1

2

3

5

Connaissez-vous la suite ?

Par exemple :

8 13 21…, la suite de Fibonacci.

Mais avez-vous remarqué que

$$1+2+3+5 = 11,$$

nombre avec lequel Andrew Wiles a démontré le Dernier Théorème de Fermat ?

De plus avez-vous remarqué que KREIS est suivi de G2 au jeu de scrabble de Madame Eagleton ? Et savez-vous que G2 est le groupe d'automorphisme des octonions ?

Et au fait, avec qui Madame Eagleton jouait-elle au scrabble avant d'être assassinée ?

Quelqu'un qui parle allemand, l'inventeur d'Enigma ?

Et au fait, quel est donc le prénom de femme que Kalman écrit ?

En Finlande. Café où j'écris un texte, lis un livre. Ambiance de soir, lampe. Pas bien loin une jeune femme de type nordique, plutôt Scande ou Balte, me regarde et me sourit. Nous engageons la conversation. D'abord du Vous. Puis peu à peu, je fourche et laisse passer du Tu. Peut-être en regardant une grande carte déployée, dont les plis son visibles. Puis nous en sommes rendu au Tu.

Dehors dans un paysage très Finn, nous marchons sur une route,, seuls. Pénombre du soir, brume. Un très grand amour. Nous approchons d'une maison où nous entrons : sa famille peut-être ?

Là elle est dans mes bras très près. Je l'embrasse et lui dis que, bien sûr, j'ai aimé d'autres femmes. Puis : « Quoiqu'il arrive, je t'aimerai toujours. »

Puis elle se transforme et bientôt, dehors, elle n'est plus que son visage au creux de ma main,, dans une sorte de coquille Saint-Jacques. Je l'aime toujours autant. Elle brille un peu comme une étoile. Peu à peu disparaît, devenant peut-être une étoile que j'aime toujours autant.

Avion.

Réveil. 11.12.2011

# DOWN THE HATCH !

Le rêveur rêve d'une sorte de mallette noire, ouverte, sur le sol, contenant des paquets suspects, peu appétissants, dans une sorte de liquide digestif qui ne donne pas envie d'y toucher…

En même temps, il entend la formule bien connue : *« Down the hatch !* ». Se réveillant, une jolie crise d'angoisse accompagne ce rêve, qui oblige à prendre des mesures d'urgence.

L'analyste, qui entend ce rêve, pose une question très judicieuse : « Que transportiez-vous dans cette mallette ? », dont le rêveur était possesseur en réalité. « Des bouquins », répond le rêveur, « avec lesquels je poursuivais mes études dans mon université favorite, du côté de la Bastille et de son génie ».

L'analyste enchaîne justement sur le fait que le rêveur a plutôt tendance, pour sa toxicomanie personnelle, à user de manuels de physique, sa drogue habituelle.

L'analyse bute sur la fameuse formule de plus haut. Le rêveur rentre chez soi, et tandis que son chat ronronne à ses côtés, laisse tourner la formule Down the Hatch, sans fin, jusqu'au moment où le verdict tombe : *Down the Hasch* !

Sans doute cette formule évoque-t-elle le manque de sympathie extrême du rêveur à l'endroit des consommateurs et surtout des fournisseurs de cette substance. Mais que vient faire le *hasch* ici ?

Il n'y a qu'une issue : l'étude que le rêveur a consacrée à un rêve connu de l'histoire de la psychanalyse : le Rêve de l'Injection d'Irma.

Dans son étude, le rêveur s'est reproché de ne pas y a voir été avec le dos de la cuiller dans la présentation d'une modalité féminine de la castration, la défloration. Ce n'est pas que les choses dites soient fausse, mais elles seraient plutôt un peu trop exactes, et l'auteur craint de déplaire au dernier carré des personnes qui daignent encore le lire ou seulement prêter attention à son existence, laquelle fond à vue d'œil, comme les glaciers par temps de réchauffement climatique.

Tout cela tourne dans la petite tête de l'individu, qui finit par résoudre le conflit en descendant dare-dare dans la cale, à l'abri du danger…

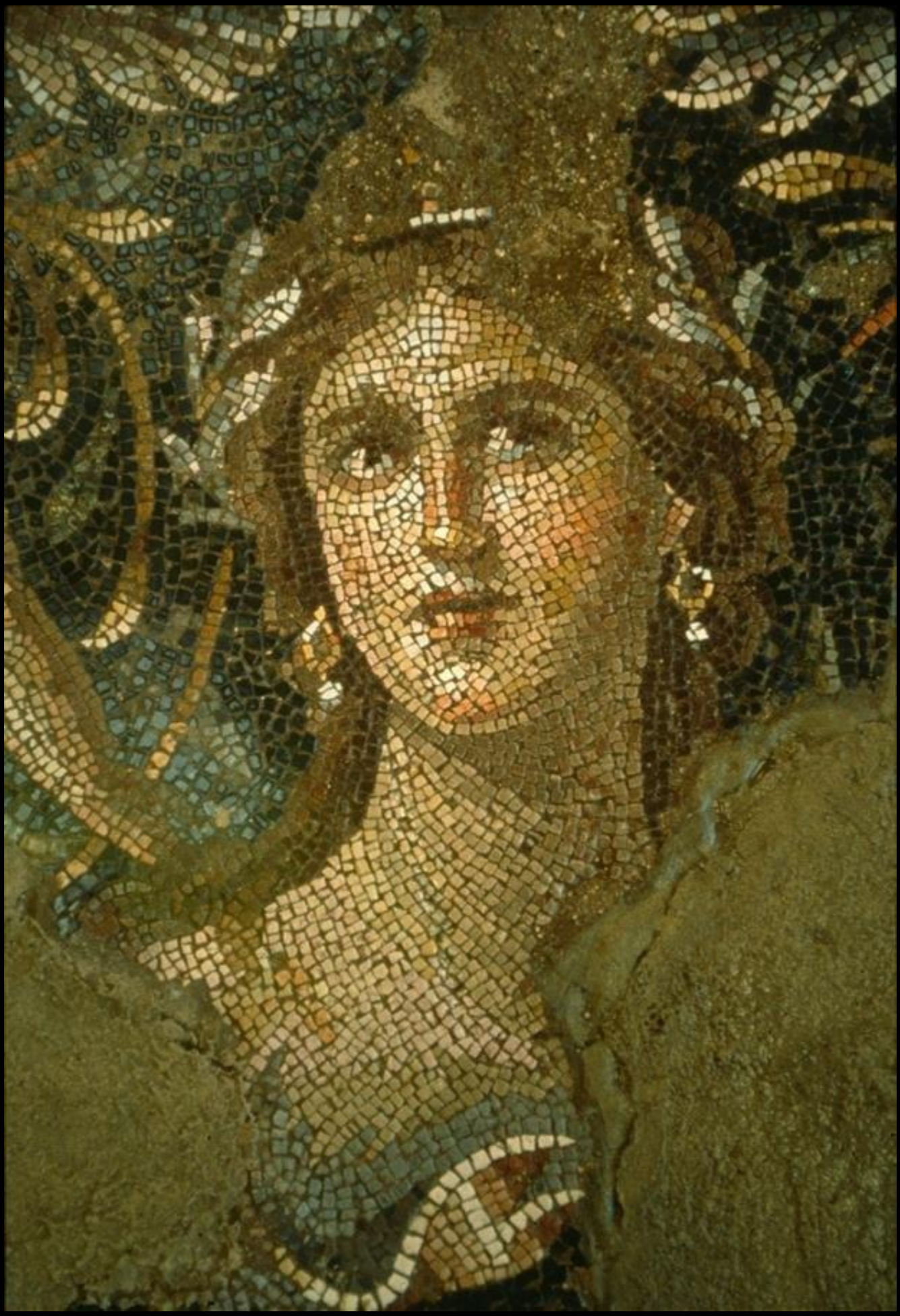
Mais il y a mieux.

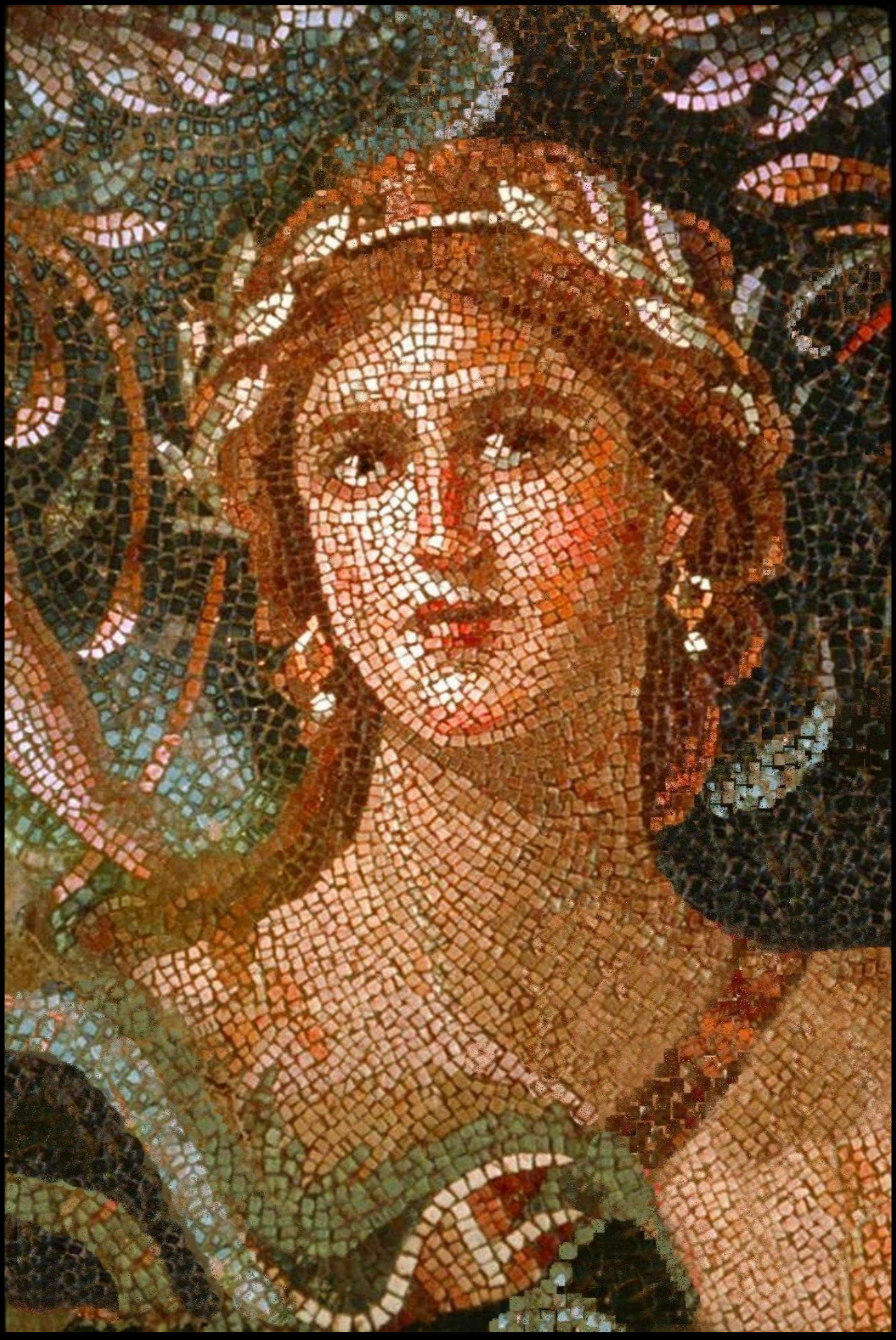
Par un des ses amis, le rêveur a appris que la patiente nommée Irma par Freud avait fait l'objet d'un traitement de la gorge (Hatch) par un de ses collègues et néanmoins ami, lequel aurait à cette occasion, assez mal agi. Un certain *morceau de gaze de cinquante centimètres* aurait été oublié par le médecin concerné. Freud doit alors se débattre avec ce morceau de gaze oublié dans la gorge d'Irma, et de plus avec d'autres objets introduits dans d'autres gorges selon ce que l'on sait maintenant des protagonistes de toute cette affaire.

Ainsi, la gorge est le tenant lieu de l'écoutille par où s'enfiler un whisky de derrière les fagots en compagnie de ses copains.

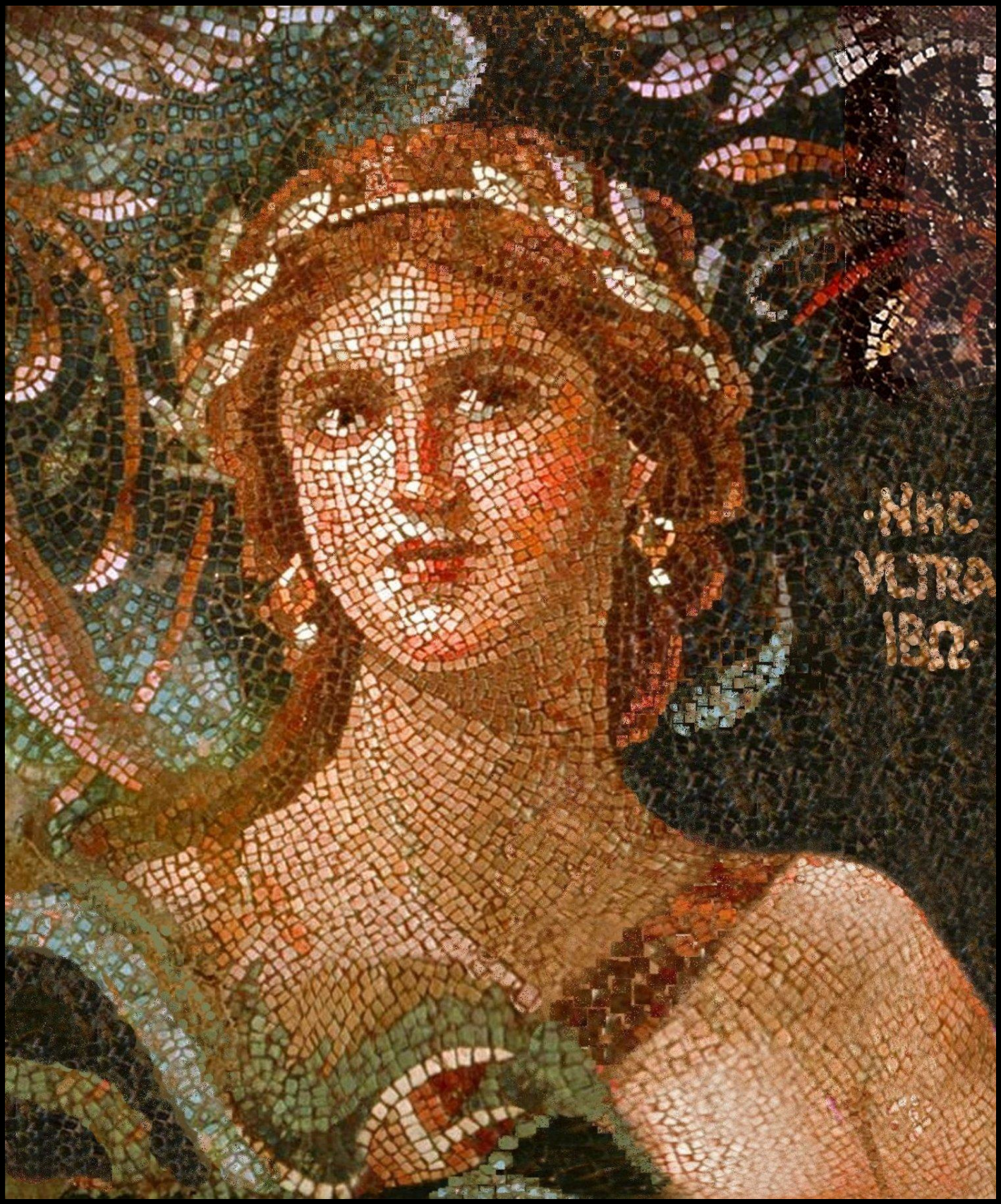
# LADY OF Σέπφωρις

# REDIVIVA





·NHC
VLTRA
IBΩ·


·NHC
VLTRA
IBN·

# *HISTOIRE DE RAT*

Je suis en classe de terminale dans un excellent lycée parisien. J'ai un enseignant de biologie tout à fait bien que j'apprécie beaucoup, au point que je me suis enhardi à lui poser quelquefois des questions sur le cours. Cet homme est un peu froid mais des plus corrects.

A la fin d'un cours je m'approche de lui avec des collègues pour discuter. Nous avons eu aujourd'hui des sangsues et divers objets pour expérimenter, en particulier un produit acide.

Passant stupidement à l'acte, je ne trouve rien de mieux à faire que de mettre une sangsue dans cet acide.

L e prof me dit : « Elle souffre maintenant. » Et rien d'autre. Cet incident reste dans ma mémoire, je l'oublie quelques dizaines d'années et me sens accablé quand il m'arrive d'y repenser.

Puis le temps passe et je fais alors un compte.

Nous avons cette année-là disséqué un rat blanc de laboratoire qui ne demandait qu'à vivre, à raison d'un rat pour deux élèves. Nous sommes cinquante dans la classe, cela fait donc vingt-cinq rats disséqués, sans doute comme un avant goût des horreurs du service militaire. Il y a au moins six classes de math élém dans mon lycée, ce qui fait donc cent-cinquante rats sacrifiés, tout cela pour la plus grande gloire de la Science, de l'Enseignement et de la Culture, les mains dans la merde et le sang.

Savez-vous comment l'on tue les rats dans les laboratoires de certaines institutions françaises connues pour leur niveau de recherche et d'humanité ?

On les prend par la queue et on leur tape la tête sur le rebord de la paillasse.

Le transport des animaux de boucherie n'a rien à envier à un quelconque projet de camp d'extermination.

Je ne crois pas que cette sangsue ait reçu une prière de quiconque avant ce jour. Quant aux cent-cinquante rats sacrifiés cette année-là, que ce texte leur serve d'oraison funèbre.

# REVOLUTIONNAIRE !

Au beau vieux temps de Mai 68, alors que j'étais jeune et beau, je traînais mes guêtres dans les rues de Paris faute d'études, en me demandant ce que je foutais dans la vie, question à laquelle je n'ai toujours pas trouvé de réponse.

Un soir, je décidai de faire moi aussi ma révolution, et de passer une nuit dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, au milieu d'une bande de joyeux drilles dispersés, clochards, taulards, étudiants en goguette révolutionnaire, traînards…

La nuit fut froide et j'attrapai un rhume durant la nuit.

Au matin je me réveillai de mon banc, les bancs de la Sorbonne n'étant déjà pas faits pour étudier, et encore moins pour dormir. Comme je m'ennuyais ferme en hurlant CRS, SS et autres conneries dans la journée, j'avais acheté Playboy, seule littérature à peu près lisible à l'époque. Un étudiant iranien ou présumé tel, avait consulté en douce mon journal et, tandis que je me réveillais, me dit, le regard et la barbe sombres, qu'il y avait des choses à changer sérieusement, dans tout ça, me montrant Playboy. J'acquiesçai mollement pour lui faire plaisir et notre conversation révolutionnaire s'arrêta là.

Je pense que ce brave garçon dut, dix ans plus tard, changer la société iranienne en enfermant les femmes dans des sacs à pommes de terre et en les faisant lapider lorsqu'on voulait divorcer en évitant les frais de divorce.

Je suppose que c'est ce même garçon qui, aujourd'hui, vient, la barbe grise et le ventre rebondi, de signer un accord de non prolifération nucléaire, alors que tout le monde sait qu'il est facile de transporter

de l’uranium pour le faire enrichir, dans un sous-marin, au Pakistan ou en Corée du Nord, afin d’éviter les rayons gammas en surface.

# L’autisme aspergé

On sait que 90% des diagnostic d’autisme en France du moins sont faux et relèvent du souci de divers services de psychiatrie d’avoir leur autiste de service, ce qui permet de montrer le singe savant aux visiteurs, et de collecter des fonds pour leur prise en charge, qui attire ces temps-ci la compassion du bon peuple. Or on a montré qu’une bonne partie des autismes prétendus es en fait dûe à diverses infections neurologiques mal diagnostiquées et mal soignées. Et je ne parle pas de divers procédés étranges tendant à diagnostiquer comme autistes des enfants dont les familles cherchent à se débarrasser.

Je sais EXACTEMENT de quoi je parle, mais n’ai pas les moyens de prouver en public ce que je dis.

Parmi les nouveautés qui font les charmes de la psychiatrie, on a inventé ces dernières années le fabuleux *trouble bipolaire*, sans doute pour donner un air plus sérieux à la psychose maniaco-dépressive en laissant entendre qu’elle résulterait sans doute d’une perturbation d’un courant électrique ?

J’ai déjà glosé sur le charme du courant électrique dans les mirifiques expériences de Charkott dans lesquelles celui-ci, en compagnie de beaucoup d’autres, a contribué à la conception d’un excellent moyen de soigner les maladies mentales dans les donjons de nos belles cités. La manière dont les Dames soumises aux bienfaits de la Fée Electricité réagissent en se trémoussant est toujours très réjouissante, et l’on doit remercier la psychiatrie du 19$^{ième}$ siècle de nous avoir fait connaître ces splendides machines nommées aujourd’hui de divers noms, *Sybian*, *Magic Wand*, j’en passe et des meilleures !

Parmi les dernières nouveautés à la mode, on soulignera le très pimpant **autisme Asperger**. Il est devenu de bon ton d'être autiste aspergé, et de nombreuses personnes vont parader sur la scène publique avec leur diagnostic, afin d'amuser le bon peuple, on trouve même des blogs qui y sont consacrés par les heureux propriétaires de ce syndrome.

Etant moi-même en grand manque de diagnostic pour mon propre cas, j'ai eu, malgré les efforts de quelques uns de mes semblables psycho quelque chose, beaucoup de mal à me trouver un diagnostic convenable. Diagnostiqué schizophrène par un psychologue alcoolique chronique il y a quelques années, j'ai moi-même hésité entre la paranoïa sensitive, la perversion, l'hystéro-phobie, jusqu'un jour où j'ai découvert dans la presse ce merveilleux syndrome d'Asperger ! J'ai alors décidé de l'adopter comme métier pour me présenter dans la bonne société, d'autant que, étant à la retraite, je n'ai plus grand-chose à craindre d'un employeur éventuel.

Ce métier est d'autant plus réjouissant qu'il permet de bien expliquer la plupart des aspects de ma vie professionnelle passée dans la psychanalyse, qui font de moi le prototype du raté que l'on évite de fréquenter puisqu'il ne sert plus à rien, et qu'il se permet en plus de dire ce qu'il pense de tout ce petit monde si sympathique de la psychanalyse, où les guerres se résolvent dans des diners au cours desquelles les discussions se terminent par des exécutions capitales dont les victimes ne seront jamais informées.

Je me suis alors demandé si j'avais d'autres compagnons de fortune à cette classe d'individus ratés.

J'ai bien sûr trouvé Newton, homosexuel notoire qui faisait exécuter les homosexuels en son temps par crainte d'être lui-même démasqué, et passait son temps à faire de l'alchimie dans l'espoir de

trouver l'entrée du Paradis. Puis j'ai trouvé Einstein, dont le fils schizophrène ne s'est jamais remis d'avoir un père tellement taré. Dans un registre un peu différent, j'ai trouvé Gödel, dont la paranoïa et l'anorexie mentale le tuèrent quand sa femme fut morte, et bientôt, une longue liste d'autistes aspergés s'aligna dans mon cerveau fatigué.

Je me mis alors à me demander si je pourrais trouver un beau cas d'autiste aspergé auquel personne n'aurait jamais pensé, et le nom de *Casanova* me vint aussitôt à l'esprit.

Personne ne lit Casanova, que tout le monde croit connaitre.

On trouve difficilement une littérature française plus magnifique que la sienne, si ce n'est celle d'un autre malade mental bien connu, le Comte Potocki. Mais laissons la littérature de côté, elle n'intéresse personne !

Considérez Laclos !

Celui-ci, à la suite d'un événement totalement mystérieux, dut prendre deux ans de congé pour écrire un texte inouï auquel j'ai consacré quatre ans sur les quinze prévus, les Liaisons Dangereuses . Ce texte insensé est évidemment sorti d'un cerveau qui fut malade durant deux ans. Puis tout rentra dans l'ordre, et, sa maladie mentale passée, Laclos redevint un honnête homme dans toute l'horreur du terme. Sa folie n'eut qu'un temps. Casanova, lui, fut fou d'un bout de sa vie à l'autre. N'ayant pour toute attache dans la vie que sa bite, il dut suivre celle-ci à travers toute l'Europe dans une série d'aventures insensées, dont tout l'objet était sans aucun doute de savoir quand il pourrait les écrire. Fuyant son ombre partout, vite suivi de sa réputation où il allait, il devait aussitôt prendre la poste ou un cheval pour fuir les conséquences de sa folie, et en particulier la horde de maris cocufiés et de femmes bernées qui le poursuivait de sa

vindicte. Il est clair que Casanova fut le plus magnifique exemple d'autisme aspergé que l'on connaisse. Une vie aussi parfaitement ratée, on en connaît très peu, et le résultat en fut, pour ce triste homme, de se retrouver, vieux et pauvre, dans un château d'une triste région, protégé par un sauveur qui sans doute avait conscience de ce qu'il sauvait, en butte aux railleries de la domesticité qui se rattrape de son malheur d'être subalterne en se moquant de tout ce qu'elle ne comprend pas.